



Jean Thily

Avoir 20 ans, Métro Jaurès

www.alterpublishing.com

Avoir 20 ans, Métro Jaurès
Jean Thily

Table des matières

Préambule : D'une guerre à l'autre	5
CHAPITRE 1 : Aux abris	7
CHAPITRE 2 : Les tirs de la Libération	10
CHAPITRE 3 : Les chars de la 2ème DB	12
CHAPITRE 4 : Le meeting aérien	14
CHAPITRE 5 : Les défilés	17
CHAPITRE 6 : Kaléidoscope	20
CHAPITRE 7 : Le jardinier de Renève	24
CHAPITRE 8 : US Go Home !	26
CHAPITRE 9 : Mais qui était Henri Martin ?	29
CHAPITRE 10 : 1956	31
CHAPITRE 11 : Nuit et Brouillard	34
CHAPITRE 12 : Le vendeur de l'Huma Dimanche	37
CHAPITRE 13 : Silhouette et sciure	39
CHAPITRE 14 : Slimane	42
CHAPITRE 15 : Le lecteur d'anglais	45
CHAPITRE 16 : Ceux qui en revenaient	48
CHAPITRE 17 : Les Harkis de la colo	50
CHAPITRE 18 : L'univers de la Prépa	53
CHAPITRE 19 : Camouflé à Jaurès !	56
CHAPITRE 20 : Saut dans le vide	60
CHAPITRE 21 : Disparition d'un « Cornichon »	64
CHAPITRE 22 : Renvoyé par un Ministre	66
CHAPITRE 23 : Gégène !	70
CHAPITRE 24 : Chartres	72
CHAPITRE 25 : La BA 122	75
CHAPITRE 26 : Séquelles	78
Epilogue : Adieu Jaurès	81
Paris, années cinquante	82

Préambule : D'une guerre à l'autre

Je suis né à Paris pendant la guerre. Est-il nécessaire de préciser qu'il s'agit de la deuxième guerre mondiale ? Mon arrivée en ce bas monde passa tout à fait inaperçue, sauf de moi et de mes proches, mais se situa au moment le plus sombre de cette guerre, à croire que les armées soviétiques n'attendaient que ma venue pour déclencher leur grande offensive sur Stalingrad qui, de l'avis unanime, en marqua le tournant décisif. Stalingrad n'évoqua longtemps pour moi que le nom d'une place où trônait La Rotonde de Ledoux, supportée par des échafaudages de fortune qui restèrent provisoires plus de vingt ans, à cheval entre le canal Saint-Martin et son débouché, par un jeu d'écluses, sur le Bassin de La Villette. Et sur le côté, s'élevait, et s'élève encore, la station Jaurès du métro aérien, ma station de métro, mes parents et moi z'avec demeurant sur le bas de l'avenue Secrétan !

Je suis né pendant cette guerre dont les souvenirs ont bercé mon enfance puis, sans quitter ce quartier, ai grandi dans l'après-guerre où les conflits se sont enchaînés sans marquer de pause : guerre froide puis Corée, Indochine (on ne disait pas encore Vietnam) et bientôt Algérie... Et cette dernière a bien failli m'enrôler.

Bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis et les générations qui se sont succédées dans l'après-guerre

ont perdu peu à peu le souvenir de l'atmosphère de cette époque qui ne fut ni particulièrement tragique, ni particulièrement glorieuse. Années noires et années grises se succédèrent ainsi, avec toujours en arrière plan un nouveau conflit qui, pour être lointain, n'en affectait pas moins, d'une façon ou d'une autre, notre quotidien. Puis Mai 68 est passé par-là, point d'orgue des trente glorieuses et, de cette période où la quatrième république a cédé le pas à la cinquième, il ne reste plus qu'un grand vide. C'est pour en restituer l'atmosphère que j'ai couché sur le papier mes souvenirs, avant qu'ils ne s'effilochent définitivement, en témoin anonyme des événements que j'ai vécus par le petit bout de la lorgnette. Bien sûr, c'est de ma jeunesse qu'il s'agit mais mon propos n'a pas été de me livrer à une autobiographie, même partielle, mais plutôt de faire revivre, en tentant de la rendre palpable, l'ambiance de cette époque révolue.

Habitant à Jaurès et ayant eu vingt ans au moment des accords d'Evian, je ne pouvais intituler mon récit que par ce titre : « Avoir 20 ans, Métro Jaurès » !

CHAPITRE 1 : Aux abris

Des deux ans de guerre qui suivirent mon arrivée en ce monde, je n'en ai entendu parler que par ouï-dire ! C'est vrai que le quartier de La Villette était loin de la zone des combats. J'ai malgré tout baigné dans un fond sonore qui appartenait à ce point à mon quotidien que je n'en ai pris conscience que quand il a cessé. En effet, ma petite enfance a été bercée par le chant des sirènes qui étaient déclenchées à tout bout de champ quand le moindre avion apparaissait dans le ciel. La disparition de ce bruit familier me laissa comme un grand vide, la ville demeurant soudain, et pour longtemps, muette ; c'est aujourd'hui avec nostalgie que j'accueille maintenant le retour des sirènes, le premier mercredi de chaque mois.

Ces sirènes n'étaient pas actionnées pour mon simple plaisir mais, bien sûr, annonçaient une alerte et un éventuel bombardement. Nous habitions sous les toits un logement donnant sur une cour intérieure et situé à un cinquième étage sans ascenseur (bien préciser « sans ascenseur » car jamais mes parents n'ont omis de le faire !), ce qui nous exposait particulièrement. Mais ne vous attendez pas à ce que je vous parle du fracas des bombes pleuvant sur nos têtes car les aviateurs alliés avaient décidé, une fois pour toutes, de m'épargner, moi et ma famille.

Pourtant ! Pourtant, j'ai le souvenir d'avoir été tiré d'un profond sommeil par mes parents qui, une fois n'est pas

coutume, avaient décidé de se réfugier dans un abri. Si je n'ai pas gardé en mémoire la descente de la cage d'escalier, porté dans le noir par l'un d'eux, j'ai mémorisé que nous avons aussitôt traversé l'avenue pour nous engouffrer dans une bouche de métro toute proche, une issue de secours que, depuis, j'ai toujours connue condamnée. De cette nuit, il ne m'est resté que des flashes successifs car je suppose que je devais sommeiller la plupart du temps. Vision d'un quai de métro éclairé d'une lueur blafarde avec des gens de tous âges, assis silencieusement de part et d'autre des voies, mines grises se faisant face et rongées par l'inquiétude, corps figés, emmitouflés dans une couverture. Enfants, tâches pâlottes disséminés de-ci de-là, blottis contre un proche, quêtant un peu de réconfort. A intervalles réguliers, certains grignotaient quelques provisions ou se désaltéraient, installés pour un pique-nique d'un genre particulier dont ils ne pouvaient présager la durée. Atmosphère lourde, parcourue de murmures et d'interrogations qu'aucun bruit d'explosion ne venaient couvrir. Je ne sais combien de temps dura l'alerte et encore moins quand nous regagnâmes notre logis mais, ce que je sais, car mes parents m'apportèrent plus tard cette précision, c'est que ce fut la seule et unique fois où ils coururent se réfugier dans un abri, pendant toute la durée de la guerre.

Voilà pour les bombardements ! A écouter les récits de mon père, nous assistâmes en spectateurs à de nombreux autres et il me confia un jour que le plus beau feu d'artifices auquel il lui fut donné d'assister, eut pour décor l'attaque de la gare de triage de Noisy le

Sec, qu'il contempla d'une des fenêtres de notre logement. Mais c'était loin, même à vol d'oiseau, et le fracas des explosions ne parvint pas à me réveiller.

Par contre, cette seule fois où nous descendîmes nous mettre à l'abri, l'objectif était tout proche, à moins de deux kilomètres, et quelques bombes mal larguées auraient pu venir exploser à proximité. Ce fut, paraît-il, un bombardement d'une grande ampleur qui frappa la gare de Paris-La Chapelle et qui se solda, si je puis dire, par 641 morts et 377 blessés. Ah ! J'oubliais : c'était la nuit du 21 avril 1944 ; je n'avais que 19 mois ! Aussi excusez l'imprécision de mes souvenirs.

CHAPITRE 2 : Les tirs de la Libération

Je me suis longtemps demandé pourquoi le sifflement des balles m'était familier ? Les films sur la guerre abondèrent dans l'après-guerre... et j'en ai visionné depuis un certain nombre lors des séances du samedi soir, rendues fameuses par la télévision qui causa leur disparition. Dans le quartier, nous avions le choix entre trois salles, ce qui causa maintes disputes... et régulièrement l'un de ces films y était projeté. Pendant les scènes de bataille, le bruitage faisait la part belle aux sifflements de ces abeilles mortelles et j'éprouvais chaque fois un sentiment de déjà vécu, de déjà entendu, sans en comprendre la raison. Jusqu'au jour ou...

Comme je vous l'ai déjà précisé, nous habitons à Paris sur le bas de l'avenue Secrétan et nos fenêtres donnaient sur une cour intérieure. Je n'ai donc pu voir la barricade qui avait été élevée dans l'avenue à hauteur de notre immeuble, lors de l'insurrection qui a précédé la libération de Paris, comme mes parents me l'ont appris plus tard. Je sais encore moins si des troupes allemandes patrouillaient dans les parages mais, ce dont je suis sûr, c'est que ça tirait sur les toits. J'en suis sûr parce que mes parents nous avaient intimidé, à ma sœur, mon aînée de deux ans, et à moi, l'ordre de nous éloigner le plus possible des fenêtres dans la crainte d'une balle perdue. Ma sœur, âgée de quatre ans révolus avait, contrairement à moi, conscience du danger. En bref, la peur s'insinua en elle et elle se mit doucement à pleurer. Je la contemplais un peu

déconcerté, ne comprenant pas la cause de son désarroi, d'autant que les tirs étaient sporadiques. C'est alors que pris d'une inspiration subite, je me rapprochais d'elle et la prenant dans mes bras, lui assénais d'un ton protecteur : « N'aie pas peur, je suis là ! ».

Cette parole d'enfant est restée célèbre dans notre famille et j'ai du mal à déterminer ce qui tient de mon souvenir et ce qui résulte de ces propos rapportés. Ce qui est sûr, c'est que je peux encore « palper » l'ambiance oppressante qui régnait à ce moment-là dans notre deux pièces plongé dans une pénombre inquiétante car, vous vous doutez bien que les rideaux étaient tirés et qu'il n'était pas question d'allumer la moindre ampoule. Combien de temps sommes-nous restés dans ce clair-obscur en attendant que les tirs cessent pour de bon ? Je ne saurais dire ! Jusqu'à quel point mes parents étaient-ils inquiets pour nous et pour eux ? Encore moins ! Mais ce qui est certain, c'est que je n'ai gardé aucun souvenir conscient de ce sifflement des balles, répercuté par l'écho de la cour intérieure.

Mon acte d'héroïsme spontané fut régulièrement et gentiment moqué, ce qui était mal récompenser le comportement méritoire d'un bambin venu consoler sa sœur du haut de ses presque deux ans.

